

rent de leur laisser un résumé de sa doctrine, (le texte dit, et dit avec assez de raison, de ses doctrines). Marc Aurèle, au milieu des apprêts guerriers, trouva le temps de donner trois jours de leçons publiques à ces enthousiastes de la philosophie¹. De même qu'en pareille circonstance, il avait remarié à la hâte sa fille Lucille, il maria à la hâte son fils Commode qu'il allait emmener avec lui. Il lui fit épouser Crispina, fille du consulaire Brutius Præsens, pauvre fille que ce mariage vouait à une prompte mort.

Marc Aurèle du reste tint à constater plus que jamais la modération de sa politique. Il voulut avoir pour toucher un denier du Trésor public, l'autorisation du sénat : « Nous n'avons, disait-il, nous prince, rien qui nous soit propre ; la maison que nous habitons est à vous ; le Trésor et tout le reste appartient au sénat et au peuple². » Pour se laver une fois de plus du sang de Cassius que personne ne lui imputait, il jura au Capitole en plein sénat, que, depuis qu'il était prince, nul sénateur n'avait péri par son ordre, et que, s'il eût été en lui, il eût empêché la mort de Cassius. Il imprimait ainsi un dernier vestige sur cette voie de modération et de clémence, où il eût voulu contraindre son fils à marcher après lui. Enfin, selon l'usage antique, prenant dans le temple de Mars le javelot ensanglanté qui y était déposé, il le lança vers la terre des ennemis, et il partit (5 août 178).

Le règne de Marc Aurèle finissait comme il avait commencé. Son association avec Commode était comme son association avec Verus, attristée par les désastres pu-

¹ « Quam sectarum ardua et occulta explanavisset. » Aurel. Victor in *Cæsar*. — Vulcatius, in *Avidio Cassio*.

² Dion. LXXI, 55.

blics, agitée par la guerre, déshonorée par une rupture nouvelle avec le christianisme. Son historien en rappelant les faits douloureux de ce règne, croit y voir un dessein de la « Providence, qui, à ces maux rendus inévitables par les lois de la nature ou par une puissance quelconque inconnue aux hommes, a voulu donner comme remède la sagesse des gouvernants. » Hélas ! qu'est-ce que la sagesse des gouvernants ! Et comme on peut ici, en face de Marc Aurèle, si inutilement et si gratuitement persécuteur, appliquer le mot toujours si vrai du chancelier Oxenstiern : « Vois mon fils, par quelle faible dose de sagesse le monde est gouverné ! » (*Vide, fili mi, quantula sapientia regitur mundus.*)

Cependant Marc Aurèle partait avec de vastes projets. Il reprenait évidemment la pensée, plus politique du reste qu'ambitieuse, que la révolte de Cassius avait interrompue, de donner à l'empire romain une autre frontière que le Danube et de le porter jusqu'aux Carpathes. Il avait devant lui ces mêmes peuples, tant de fois vaincus et tant de fois soulevés, Hermundures, Marcomans, Quades, Sarmates ; il allait cette fois non plus seulement les vaincre, mais conquérir leur pays, les exterminer, les expulser ou les soumettre. Au bout d'un an (août 179), une grande bataille qui dura tout le jour, avait mis en pièces la grande masse de barbares. Ce qui restait de forces à l'ennemi, était peu de chose ; les ressources d'approvisionnement lui manquaient ; on devait se croire certain que la prochaine campagne en ferait justice.

Mais, vers le temps où elle devait commencer, une maladie contagieuse qui régnait dans l'armée atteignit Marc Aurèle et le mit en peu de jours aux portes du tombeau.

Sa fin n'eut pas la placidité, au moins apparente, de celle d'Antonin : Antonin laissait l'empire en des mains qui le rassuraient ; Marc Aurèle le laissait à Commode. Dès le début de sa maladie, l'empereur voulut s'entretenir avec ce fils dont l'avenir pesait lourdement sur sa conscience. Il lui demanda de ne pas abandonner la guerre qu'il avait commencée, de ne pas la remettre légèrement à ses lieutenants, enfin de ne pas paraître, dès le premier jour, désertier la chose publique. Commode répondit, avec la grossièreté d'un poltron, qu'il voulait d'abord se bien porter, et qu'il allait quitter le camp. L'empereur, sans s'y opposer, lui demanda d'attendre quelques jours, ou du moins de ne pas partir sans l'emmener.

Mais cet entretien avait achevé d'éclairer le mourant. Une révélation plus douloureuse se fit-elle encore ? Marc Aurèle eut-il la conviction, comme Dion, son contemporain, prétend l'avoir su, que son abominable fils s'entendait avec les médecins pour abréger les jours de son père ? Quoi qu'il en soit, sa fin fut pleine d'amertume. Son mal était contagieux, et l'amour qu'on avait pour Marc Aurèle ne suffisait pas, à ce qu'il paraît, pour vaincre l'égoïsme païen ; le malade retenait à grand'peine auprès de lui ceux qui s'appelaient officiellement ses amis. Un autre contemporain, Hérodien, nous peint les nuits de souffrance pendant lesquelles Marc Aurèle repassait dans sa mémoire les tristes souvenirs qu'avaient laissés les princes arrivés jeunes au pouvoir, depuis Denys le Tyran et Ptolémée jusqu'aux Caligula, aux Néron et aux Domitien ; la guerre inachevée : la Germanie ou mal soumise ou révoltée encore, prompte à reprendre l'offensive dès qu'elle verrait l'épée en de plus faibles mains. Il tremblait ainsi, et pour l'empire à qui il

laissait son fils, et pour son fils à qui il laissait l'empire. Ces tristes pensées, qui ressemblaient à des remords, énervaient son âme. Il ne souhaita plus qu'une mort prompte, et, par un dernier acte de faiblesse païenne, après avoir en sa vie tour à tour blâmé et loué le suicide, il se décida au suicide et cessa de prendre de la nourriture afin d'en finir plus tôt.

Il souffrit cependant quelque temps encore. Le cinquième jour de sa maladie, dans une conversation intime avec quelques amis, il ne cacha rien de ses pressentiments. Il ajouta qu'il se consolait de mourir, en pensant que Commode continuait de vivre. Il avait compris l'homme tout entier et ne pouvait plus se faire illusion. Le lendemain il fit encore appeler ses amis, c'est-à-dire sa cour. Cette fois il railla, il affecta le mépris de la vie, se moqua de la vanité des choses humaines : « Pourquoi me pleurez-vous ? dit-il, songez plutôt à la contagion qui décime l'armée et au danger que vous courez tous. » Mais, après ces paroles stoïques, quand il vit que ses amis trouvaient l'entretien un peu long avec un pestiféré, il ne put s'empêcher de soupirer : « Vous me quittez, dit-il, eh bien, adieu, je pars et vous précède. » On se rapprocha encore de lui, on lui parla de son fils, on lui demanda à qui il le recommandait : « A vous, dit-il, et aux dieux, s'il en est digne. » Le septième jour, son mal s'aggrava tout à fait ; il fit faire un dernier adieu à son armée, dont la douleur était véritable et profonde ; il lui recommanda Commode. Le tribun des soldats vint encore, comme à Antonin, lui demander le mot d'ordre : Antonin avait donné le mot : tranquillité ; la réponse de Marc Aurèle fut plus amère : « Va au soleil levant, dit-il, moi je suis à l'heure du coucher. » Ce jour-là

il n'eut d'entretien qu'avec son fils, le renvoya au bout d'un instant pour ne pas l'exposer à la contagion de son mal, ne vit plus personne, se voila la tête, se disposa comme pour dormir, et mourut, le 17 mars (180), âgé de cinquante-neuf ans, à Vindobona en Pannonie (Vienne en Autriche), selon Aurelius Victor, à Sirmich, selon d'autres¹.

La douleur de Rome, comme celle de l'armée, fut sincère. Chacun sentait finir ce grand et heureux siècle qui avait commencé avec Nerva. On connaissait Commode, et, ne l'eût-on pas connu, il y avait tout à parier qu'un prince jeune et désigné par le seul hasard de la naissance, se trouverait fait de cette pâte néronienne avec laquelle, dans le monde romain, tant d'âmes étaient pétries. Rome, qui se sentait peu faite pour produire des empereurs modérés, appréciait d'autant plus ces vertus relatives, mais si rares. Par une fatalité heureuse et qui tenait du miracle, cinq de ces princes lui avaient été donnés coup sur coup. Elle venait de perdre le dernier, sinon de tous le plus propre à l'empire, celui du moins qui avait témoigné le plus de bonne volonté et d'amour pour les hommes. Elle sentait que le cours naturel des choses et le malheur de l'hérédité allaient faire revivre, après cette courte dynastie d'honnêtes gens, l'inépuisable dynastie des mauvais princes. Commode était, dans l'ordre moral, le légitime descendant, non de Marc Aurèle, d'Antonin, d'Hadrien, de Trajan, de Nerva, d'Auguste, mais des deux Verus, de Domitien, de Néron, de Caligula, de Tibère.

Rome fut donc consternée. A la première nouvelle, le sénat se réunit en habits de deuil et les larmes aux yeux;

¹ Aurel. Vict., *ibid.*; Tert., *Apol.*, 25,

« les vieillards le pleuraient comme un fils, les hommes faits comme un frère, les jeunes gens comme un père. » Quand vint le jour des funérailles, on se rappela sans peine que l'apothéose lui était due, comme à tout César, fils ou fille de César. Mais la sienne sortit du cérémonial officiel; le vague des idées premières étant donné, nous pouvons la croire presque sincère. D'ordinaire, le premier symptôme d'apothéose était un aigle qui, adroitement disposé sur le bûcher, s'envolait au moment où les flammes commençaient à s'allumer, et qui figurait l'âme montant au ciel. Puis venait un sénateur qui, moyennant une indemnité pécuniaire allouée à son parjure, jurait en plein sénat avoir vu le prince, sous forme humaine, s'acheminant vers l'empyrée. Le sénat alors déclarait le prince incorporé parmi les dieux. Le peuple, rassemblé tumultueusement sur le Forum, ou peut-être représenté par quelques licteurs, faisait, cette seule fois, acte de vie politique, et reconnaissait la divinité du nouvel immortel. Tout cela était d'étiquette ancienne, et le faux serment, entre autres, remontait jusqu'à Romulus.

Mais la divinité de Marc Aurèle se passa de ce cérémonial. Au jour des funérailles, sur le Champ de Mars, en face du bûcher, ce qui ne s'était jamais vu, sénat et peuple, tous ensemble, avec effusion de cœur, le proclamèrent leur dieu propice. « Ne le pleurez point, adorez-le. Il nous avait été prêté par les dieux, il est remonté vers les dieux. » Tel fut le cri de la multitude.

Les formes officielles du culte ne vinrent qu'après; comme toujours, on vota des prêtres appelés antoniniens, des flamines, un temple; de plus, une statue d'or dans la curie, et cette colonne, dite Antonine, qui subsiste encore

au milieu de Rome. Mais ce culte fut pris au sérieux plus qu'aucun autre culte, depuis César, ne l'avait été. Le dieu Marcus eut ses prophètes, qui le voyaient en rêve, et recueillaient de sa bouche des prédictions que l'événement vérifia, dit l'historien. Chaque maison eut son image placée dans la chapelle domestique où la famille rangeait ses petits dieux, et on accusa de sacrilège¹ le factieux ou le chrétien qui ne la possédait pas.

Les chrétiens, cependant, auraient eu le droit de conserver quelque ressentiment contre cette mémoire; ils ne le firent pas. L'Église fut indulgente envers Marc Aurèle comme envers Trajan; non pas que Marc Aurèle ait eu, comme Trajan, sa légende au moyen âge, mais son souvenir ne fut pas non plus flétri. Les saints Pères tâchent de ne pas le compter parmi les persécuteurs. La chrétienté se sentait trop de points de contact avec ce prince; elle lui savait trop gré de son équité, de sa clémence, de sa bienfaisance, de son amour pour les hommes. Elle ne voulut pas troubler la vénération que les peuples conservaient pour le plus célèbre des hommes de bien du paganisme; elle oublia sa propre injure, et elle eut pour Marc Aurèle la sympathie indulgente qu'elle a pour les vertus purement humaines.

L'histoire ne peut pourtant pas imiter cette indulgence. Tout en reconnaissant chez Marc Aurèle de grandes qualités morales, rares dans le paganisme, elle est obligée de dire que dès son règne l'ère du déclin avait commencé. Le premier, Marc Aurèle, dévia irrévocablement quoique faiblement de la route suivie depuis Nerva, et, après une

¹ « Sacrilégus judicatus est qui ejus imaginem in domo sua non habuit. » Capitolin.

halte qui tenait du miracle, remit l'empire sur la voie de la décadence. Marc Aurèle, avec le désir du bien, n'en eut pas toujours ni la complète intelligence ni la forte volonté. Il n'est pas de genre de bien qu'il n'ait voulu et qu'il n'ait manqué. Romain, et laissant la vie romaine s'affaiblir; Grec par l'intelligence, et laissant envahir le génie grec par les ténèbres de la superstition orientale; disciple des philosophes, et laissant la rhétorique dominer la philosophie; religieux par le cœur, mais pas assez pour se faire une philosophie religieuse; philosophe par l'esprit, mais pas assez pour écarter de lui la superstition; surnommé pour sa sincérité *Verissimus*, et se prêtant à toutes les impostures idolâtriques; sans intrigue et sans arrogance, mais encourageant toutes les arrogances et toutes les intrigues de ses faux philosophes et de ses faux amis; miséricordieux et persécuteur des chrétiens; ayant de l'indulgence pour tous, excepté pour ceux qui méritaient plus que de l'indulgence: disciple de tout le monde, consultant tout le monde, écoutant tout le monde, sophistes, rhéteurs, philosophes, devins, prêtres, intrigants, affranchis, Faustine, Anaclytus, Commode, tout le monde excepté les chrétiens; et, quand ces chrétiens dont la charité le gagnait malgré lui, lui adressèrent vingt fois d'admirables expositions de leur doctrine, les comprenant, je n'en doute pas, mais n'osant pas les approuver; voulant le bien de l'empire plus que nul de ses prédécesseurs, et n'osant, pas même autant que ses prédécesseurs, admettre l'unique moyen de faire le bien; n'osant ni tolérer le christianisme qui pouvait sauver son peuple, ni écarter Commode qui devait le perdre; n'osant pas, c'est toujours le mot. Aussi, avec un grand amour pour l'humanité, pour Rome, pour